





Ignazio Silone, l'homme qui s'est sauvé lui-même

par Andrea Paganini*



À gauche:
Silone en 1950.

Sur cette page:
Silone dans la bibliothèque
de l'association italienne
Libertà e Cultura (AILC).

Pescina rasée
par le tremblement
de terre de 1915.

«[...] ce qu'il a vraiment fait,
Dieu seul le sait»¹.

Depuis quelques années, la figure d'Ignazio Silone – écrivain italien antifasciste par excellence – divise les historiens et les intellectuels de façon apparemment inconciliable. Les esprits s'enflamment, à tel point que malgré les nombreuses publications parues sur cette affaire, la polémique ne semble pas se calmer. Que s'est-il donc passé?

Partons d'un fait avéré et indiscutable, sorti des archives de l'État il y a un peu plus de dix ans. Le 13 avril 1930, Silone écrit une «dernière lettre» à Guido Bellone, fonctionnaire de la sûreté publique italienne. Quelle était la nature – voilà le sujet du débat – des relations épistolaires entretenues par ces deux hommes? Silone était-il le plus habile et le plus efficace des informateurs de la police fasciste, comme l'affirment les historiens Dario Biocca et Mauro Canali², ou bien un indéfectible adversaire, sa vie durant, du régime de Mussolini, comme le soutient Giuseppe Tamburrano³ (pour ne citer que les chefs de file des deux camps opposés)? Qui est vraiment Ignazio Silone? Et quelle valeur attribuer à ses écrits?

Quiconque veut vraiment enquêter sur le parcours intellectuel d'Ignazio Silone et chercher la vérité dans le respect des personnes (selon le conseil adressé aux historiens par sa veuve Darina Silone, à Pescina, le 1^{er} mai 2000) doit aller au-delà de la simple antinomie «innocent/coupable». Mais revenons au commencement.

Secondino Tranquilli

«Autrefois, dit-il, il y avait ici à Pietrasecca un homme qui s'appelait Carlo Campanella, et il y a maintenant à New York un homme qui s'appelle Mr. Charles Little-Bell, Glace et Charbon. S'agit-il du même ou sont-ils deux?»
«C'est le même», répondirent diverses personnes.
«Si un homme peut changer de nom, pourquoi une carte à jouer ne pourrait-elle pas aussi en changer?», dit le prêtre.⁴

Après le tremblement de terre qui frappe les Abruzzes en 1915, Secondino Tranquilli (nom de baptême d'Ignazio Silone) se retrouve orphelin, à la rue: c'est la débâcle. Témoin direct des problèmes auxquels doivent faire face les plus démunis, il prend



part à de petits soulèvements populaires. À dix-sept ans à peine, il entre à l'Union de la jeunesse socialiste, inaugurant ainsi plus de dix années d'engagement politique. Deux ans plus tard, alors qu'il est repéré comme élément subversif, il devient secrétaire de l'Union socialiste romaine. En 1921, l'aile révolutionnaire du Parti socialiste italien (PSI) fait scission et donne naissance au Parti communiste italien (PCI). Tranquilli figure parmi ses fondateurs, aux côtés de Bordiga et Gramsci. Il devient vite l'un des dirigeants de cette nouvelle formation politique, où il s'occupe principalement de la presse. Ayant pris la tête du nouveau parti fasciste, Mussolini arrive au pouvoir en octobre 1922.

Fiché par la police, le jeune Tranquilli se rend à l'étranger (Berlin, Madrid, Paris), où il tisse des liens avec les exilés politiques et écrit dans les journaux de gauche. En 1925, au moment où la dictature fasciste se renforce, il est de nouveau en Italie, dans le service de presse du PCI. Ce dernier, comme tous les partis d'opposition, entrera dans la clandestinité l'année suivante après avoir été mis hors la loi. En 1927, pendant un congrès communiste à Moscou, il assiste avec méfiance à l'ascension de Staline au pouvoir. Peu après, alors que le PCI est déstabilisé par de nombreuses arrestations, il retourne en France, perplexe face à la politique du nouveau chef du Kremlin et très critique à l'égard de la ligne autoritaire du Parti, dont il constate l'intolérance et la mauvaise foi, ainsi que l'incapacité à se confronter avec loyauté aux idées venues de l'extérieur.

C'est aussi à cette époque que se noue pour lui un nouveau drame familial: son frère Romolo, arrêté en 1928 pour «conspiration contre le régime», se voit condamner à douze ans de prison; il mourra quatre ans plus tard dans la prison de Procida, dans un état de santé dramatique.

[Locarno] 13 avril 1930

«[...] un fossé abyssal se creusait entre ma vie publique et ma vie secrète. [...]

*La politique se révélait à moi comme une absurdité. En quoi toutes ces histoires me regardaient-elles? J'aurais sans doute préféré vivre en paix et manger deux ou trois fois par jour, en envoyant au diable la "nécessité d'expansion impériale" et la "démocratie économique"».*⁵

À la fin des années vingt, le futur écrivain traverse une crise violente, dans son corps et dans son âme; une crise existentielle qui le conduit à écrire cette fameuse lettre au fonctionnaire de police du régime fasciste, reproduite ici *in extenso*.

«Veuillez m'excuser d'avoir cessé de vous écrire. Ce qu'il vous intéressait de savoir n'est plus un mystère (la presse en parle déjà). Je ne sais ce que nous allons faire, mes amis et moi.

Ma santé est au plus mal, mais la cause de mon silence est avant tout morale (vous comprendrez en vous rappelant ce que je vous ai écrit l'été dernier). Je me trouve à un moment très pénible de ma vie. Mon sens moral, qui a toujours été très fort, me domine à présent complètement. Je ne dors plus, je ne mange plus, il ne me laisse pas une minute de repos. Je me trouve au point critique de cette crise existentielle à laquelle je ne vois qu'une seule issue: l'abandon complet du militantisme politique (je me chercherai une activité intellectuelle, quelle qu'elle soit). Outre cette solution, il ne reste que la mort. Continuer à vivre dans l'équivoque m'était impossible, m'est impossible. J'étais né pour être un honnête petit propriétaire terrien dans mon village. La vie m'a précipité sur une pente à laquelle je veux à présent échapper. J'ai conscience de n'avoir pas fait grand mal, ni à mes amis, ni à mon pays. Dans les limites du possible, je me suis toujours gardé de mal agir. Quant à vous, je

dois dire qu'étant donné votre fonction, vous vous êtes toujours comporté en gentilhomme avec moi. C'est pourquoi je vous adresse cette dernière lettre. Pour que vous ne vous opposiez pas à mon projet, qui se réalisera en deux temps: un, éliminer de ma vie tout ce qui est fausseté, duplicité, équivoque, mystère. Deux, commencer une vie nouvelle, sur une base nouvelle, pour réparer le mal que j'ai fait, pour me racheter, pour faire du bien aux ouvriers, aux paysans (auxquels je suis lié par toutes les fibres de mon être), et à ma patrie. Entre la première et la deuxième étape, j'ai besoin d'un peu de repos physique, intellectuel et moral. Aucune considération matérielle n'a influencé ma décision. Les désagréments ne me font pas peur. Ce que je veux, c'est vivre conformément à la morale.

L'influence et la popularité que j'ai acquises dans de nombreux centres d'émigration m'incitent à concevoir ma vie future (dès que je serai en meilleure santé) sous forme d'une activité littéraire et éditoriale tout à fait indépendante. Je dois ajouter qu'en ce moment, mon idéologie est secouée par de grands bouleversements et que je me sens de nouveau très attiré par la religion (sinon par l'Église). L'évolution de ma pensée est facilitée par l'orientation imbécile et criminelle que prend le Parti communiste. Si je m'éloigne de lui avec regret, c'est uniquement parce que c'est un parti persécuté, dans lequel, au-delà des dirigeants, il y a des milliers d'ouvriers sincères. Pour pouvoir continuer à exercer une influence sur les éléments de la base, j'hésite encore à annoncer publiquement ma rupture et j'attends le moment propice, qui ne devrait plus tarder. La lettre que je vous adresse est un témoignage d'estime. J'ai voulu clore définitivement une longue période de rapports loyaux par un acte de loyauté. Si vous êtes croyant, priez Dieu qu'il me donne la force de dépasser mes remords, de commencer une vie nouvelle et de la consacrer entièrement au bien des travailleurs et de l'Italie.

Bien à vous, Silvestri⁶

C'est sur la base de cette lettre – et des précédentes attribuables au même expéditeur – que les «historiens de l'accusation» affirment que Silone, dès 1923 (ou peut-être avant), se serait infiltré dans le Parti com-

muniste et aurait fourni à la police italienne des informations sur l'organisation clandestine, jouant ainsi un double jeu, dans un exercice d'équilibriste des plus périlleux. Les «historiens de la défense» rejettent ces accusations, réfutant l'authenticité d'une grande partie des lettres ou leur attribution à Silone et affirment qu'il aurait seulement voulu faire croire – à la fin des années vingt – qu'il collaborait avec l'OVRA afin d'aider son frère emprisonné. Certains ont même avancé l'hypothèse que ces contacts épistolaires n'auraient été qu'«instrumentaux»⁷, ce qui allège considérablement sa faute.

De ces deux points de vue opposés et inconciliables dépend, apparemment en totalité, le jugement que l'on porte sur l'écrivain, sur son honneur et sa crédibilité. Silone est-il un vil informateur qui a trahi la cause antifasciste, ou bien un honnête et farouche combattant de la liberté, luttant contre toute forme de totalitarisme? Sans compter ceux qui, dans le but de concilier ces deux points de vue – ce qui ne peut qu'aboutir à une impasse – parlent carrément de folie et de schizophrénie, faisant de Silone une sorte de Dr Jekyll et Mr. Hyde. Mais doit-on vraiment en arriver là?

Il semble nécessaire de revenir un instant en arrière, pour choisir une autre voie, qui va autrement plus loin. Toutes les interprétations demeurent possibles, bien sûr, mais nous aimerions nous concentrer sur 1930, car nous sommes convaincus que c'est une année charnière et un poste d'observation de choix pour expliquer le personnage et l'œuvre de Silone.

La sortie de la crise.

La ligne de démarcation

*«[...] il faudrait partir loin de sa terre.
Changer de nom ne suffit pas,
si l'eau, les pierres, l'herbe, les plantes,
la poussière des routes sont celles du pays
où l'on est né. Il faudrait partir loin.»
Le frère dit cela d'une voix si sombre
que Don Paolo dut se retenir de l'embrasser.»⁸*

En 1930, après le plébiscite électoral et la signature du Concordat, le fascisme jouit d'un pouvoir immense et d'un soutien populaire sans précédent. Lorsque Silone s'installe en Suisse, ses relations avec le Parti communiste se sont espacées, voire

distendues. Loin de sa terre et de ses amis de toujours, il se sent coupable de la terrible sanction infligée à son frère Romolo. Il souffre de troubles nerveux et d'une maladie des poumons. C'est à ce moment-là qu'il rompt à la fois avec son interlocuteur à l'OVRA et avec le Parti qui, pendant dix ans, a été tout pour lui: «École, église, caserne, famille: [...] une institution totalitaire au sens le plus plein et le plus authentique du terme.»⁹

Qu'est-ce qui a pu le pousser à prendre pareille décision? L'emprisonnement de son frère? La constatation de la dérive totalitaire du communisme? La cruauté de la police italienne, désormais indissociable du régime? Une crise de conscience motivée par un renouveau moral et religieux? Peut-être tout cela à la fois.

Comme il ne peut quitter le Parti de sa propre initiative, il a sans doute fait son possible pour se faire exclure, afin de mettre un terme à cette double vie (et c'est en effet ce qui se passe en 1931). Cette décision de mettre fin à ces contacts ne saurait être taxée d'opportunisme politique: en effet, le fascisme, tout comme le communisme au niveau international, ont alors le vent en poupe et rien pour l'heure ne semble vouloir entraver leur expansion. La décision de prendre ses distances vis-à-vis des deux camps n'est pas un choix de pur conformisme, elle est uniquement due à une impulsion morale. C'est la seule explication au tournement existentiel qui le conduit à rompre totalement avec sa vie antérieure.

Cette décision, qui l'amène à redécouvrir la religiosité de sa prime jeunesse, est certainement le fruit d'un lent processus. En effet, pendant la seconde moitié des années vingt, il écrit déjà à sa compagne Gabriella Seidenfeld: «Je m'aperçois que tout ce que je pense aujourd'hui, c'est ce que je pensais jusqu'à l'âge de quinze ans.»¹⁰ En juillet 1929 – si l'on en croit les documents publiés récemment – Tranquilli prévient Bellone que, «au point où il en est de [sa] formation morale et intellectuelle», il lui serait «impossible de poursuivre avec [lui] les mêmes rapports qu'il y a dix ans.»¹¹ (Si sa collaboration avec la police remonte à 1919, il faut rappeler qu'à cette époque, il n'existait encore ni Parti national fasciste ni Parti communiste italien. De ce point de

Portrait d'Ignazio
Silone en 1950.

vue, précisons que même immédiatement après leur création, les partis fasciste et communiste – et encore plus le Parti communiste italien – avaient des contours encore mal définis).

La lettre du 13 avril 1930 possède une grande force morale et émotive. L'auteur se dit tourmenté par une violente crise de conscience. Il s'est trouvé devant un terrible dilemme qui l'a contraint à choisir entre deux solutions extrêmes: le suicide ou une vie radicalement nouvelle. Il affirme être arrivé à un «point critique» de son existence, où il veut abandonner la vie militante, où il ne veut plus vivre dans l'«équivoque». Il cherche «une issue» pour «commencer une vie nouvelle», sans «fausseté, duplicité, équivoque, mystère», pour «réparer le mal», «se racheter», «vivre moralement». Il dit ensuite vouloir se consacrer à une «activité littéraire et éditoriale indépendante». Il ajoute que sa pensée est secouée par «de grands bouleversements» et qu'il se sent «de nouveau attiré par la religion». Il espère enfin que «Dieu lui donnera la force de dépasser [ses] remords», «de commencer une vie nouvelle» et de la «consacrer entièrement au bien des travailleurs et de l'Italie».

Comment ne pas constater, dans cette lettre, une similitude avec ce que Silone écrira bien des années plus tard, dans *Sortie de secours* [it. *Uscita di sicurezza*], en repensant précisé-

ment à ce moment traumatique mais décisif et libérateur, semblable à un accouchement: «[...] Il me semble que je suis devenu un autre homme: j'avais alors trente ans, je venais à peine de quitter le Parti communiste auquel j'avais sacrifié ma jeunesse, mes études et tous mes intérêts personnels; j'étais gravement malade et sans famille (j'étais devenu orphelin à quinze ans et l'unique frère qui me restait était alors en prison, en tant que catholique antifasciste, où il est mort peu de temps après); j'avais été expulsé de France et d'Espagne; je ne pouvais pas retourner en Italie; en un mot, j'étais au bord du suicide. J'ai traversé à cette époque une crise terrible, mais salvatrice. Comme l'a écrit Saint Bernard dans un de ses livres, il y a des hommes que Dieu poursuit, persécute, traque et, une fois qu'il les a trouvés, il les attrape, les déchire, les met en pièces, les mord, les mastique, les engloutit et les digère pour en faire des créatures entièrement nouvelles, entièrement à lui; quand je repense aux souffrances, aux dangers, aux pénitences que bon nombre de mes amis et moi-même ont dû traverser, aux erreurs commises aussi, il me semble avoir connu ce sort douloureux et privilégié dont parle Saint Bernard. En Suisse, je suis devenu un écrivain; mais plus encore, je suis devenu un homme.»¹²

Tout ceci confirme à quel point cette année 1930 marque un tournant¹³, une rupture, une ligne de démarcation. Il n'est pas étonnant que les archives personnelles de Silone ne contiennent que des documents à partir de cette année-là, comme pour marquer une coupure nette avec le passé. Il n'est pas non plus surprenant que son activité littéraire commence à cette date: «Jusqu'à l'âge de trente ans, je n'avais jamais pensé écrire.»¹⁴ «Auparavant, je ne m'étais pas rendu compte de cette vocation.»¹⁵ Toutes les œuvres littéraires de Silone sont postérieures à cette date, et elles sont l'expression cohérente d'un homme qui met toute son énergie à élaborer, en art comme en politique, une vision du monde empreinte de liberté et de dignité humaine. Jusqu'au choix de son nom de plume, Ignazio Silone – à coloration à la fois civile et religieuse – qui remonte à cette période et semble marquer la naissance d'un homme nouveau.



EUROPA SOCIALISTA

Settimanale di politica e cultura diretto da Ignazio Silone

Questa Settimana

Inchiesta sul socialismo in Italia:

Risposte di Ruggero Orlando, Francesco Francescaglia, Mario Pini Accurti, Ezio Rosini, Mario Zuenich, Paolo Frisoni, Gianfilippo Benedetti.

Per l'unità socialista

Avvenimenti italiani

I Soloni della Costituente verrebbero bocciati agli esami delle scuole tecniche di Massimo Severo Giannini; Si deve abolire il controllo statale sul commercio estero? di Giannino Parravicini; Ancora della libertà delle "Liberty", di Ulisse.

Panorama europeo

La nuova struttura della Germania nel quadro dell'economia europea:

Benedikt Kautski

I poeti della Comune

Vittorio Libera

Come i socialisti olandesi hanno superato gli antagonismi ideologici:

Von der Goes van Naters

Gli inviti per Zurigo

Cultura

Marx in soffitta? di Mario Nigro; Un polemista della Terza Italia di Ottavio Fandelli; La teoria degli stati fisici di Renzo Vicario; Destino dei personaggi di Giovanni Gigliozzi.

Polemica

Libertà delle religioni di Walter Binni; Letterato contro i premi di Luigi Barlolini; L'"Unità", prende atto.

Questa Italia

Ignazio Silone: **Perché la politica deve emanciparsi dalle ideologie**

La parola ideologia sembra sia stata inventata da Destruitt de Tracy per designare il mondo delle idee. Karl Marx l'impiegò sempre in un senso strettamente peggiorativo. Molta stima quella parola non godè mai. Il malvezzo attuale di definire il marxismo come l'ideologia del proletariato, e le espressioni, ora largamente in voga, di ideologia socialista, comunista, democratica, e via di seguito, suonano perciò francamente equivoche; esse restano legittime solo per qualificare un modo di pensare astratto e vuoto. Ideologo vuol dire insomma uomo con la testa nelle nuvole: anima, a detta di Dante, « pasciuta di vento ».

Sarebbe temerario affermare che l'uso della parola « ideologia » per nominare l'insieme delle nozioni storiche sociologiche politiche che costituiscono il patrimonio spirituale socialista, o comunista, o democratico, sia sempre improprio e fuori posto. Effettivamente, sul campo politico delle sinistre fanno ancora bella mostra di sé palloni ideologici di dubbia utilità, se non addirittura dannosi, nella concreta lotta politica. È una ragguardevole quantità di concetti a noi tramandati dal secolo scorso, e che al loro apparire sembravano lumi eterni, adesso sono approssimativi luoghi comuni e, rispetto al progresso degli studi, spesso addirittura dogmi grossolani.

Nel campo del socialismo democratico il disagio, a questo riguardo, è meno gravoso che nelle correnti affini, appunto per la maggiore libertà di pensiero che notoriamente vi spira. Così, ad esempio, l'appartenenza al partito la-

burista inglese, come anche ai partiti socialisti scandinavi, svizzero, e ora perfino francese, comporta, oltre alla implicita adesione alla meta finalistica del socialismo, soltanto l'accettazione del programma politico formulato di volta in volta dai congressi e non implica affatto la professione di una determinata dottrina filosofica, e tanto meno una obbligatoria affermazione di ateismo. Così, tanto per specificare, nei menzionati partiti socialisti, accanto a molti aderenti marxisti, non mancano socialisti religiosi delle varie confessioni cristiane, altri di confessione israelitica, come pure studiosi positivisti, prammatisti, kantiani, e così via, mentre la maggioranza è indifferente, in quei paesi come altrove, ai problemi meta-economici e meta-politici.

Non c'è bisogno di molte parole per affermare il vantaggio di un tale costume. L'agnosticismo filosofico e religioso del partito non implica naturalmente, in nessun modo, un obbligatorielettismo dei soci; e cioè, in quei fortunati paesi civili, i socialisti marxisti, o cristiani, o kantiani, non sono affatto costretti ad essere marxisti, cristiani, kantiani tiepidi o impuri; ad essi si chiede soltanto un po' di tolleranza per i compagni di altra fede religiosa o di altra filosofia. Anzi, neppure la si chiede, tanto in quei fortunati paesi civili la tolleranza è naturale. L'unità, l'omogeneità, la compattezza del partito socialista si realizzano nella comune volontà politica.

Val la pena anche di osservare che la spregiudicatezza ideologica non ha mai messo in pericolo l'unità organizzativa

Ignazio Silone

«On ne peut pas parler d'un homme vivant comme d'un damné», protesta Don Nicola.
«S'il en est ainsi, autant fermer les églises et se lancer dans le commerce.»
«J'ai l'impression, reprit-il, que Rocco se trouve à présent face à un tournant dont dépend non seulement son avenir mais aussi son passé. Je veux dire que de sa décision peut dépendre le sens de toute sa vie.»
«Comment est-ce possible ?», demanda la sœur.
«J'ai toujours pensé qu'on ne pouvait jamais effacer son passé.»
«On peut accomplir un acte qui lui donne une autre couleur, un autre éclairage.»
«Tu crois donc que Rocco peut encore se racheter? Se sauver? C'est ce que tu veux dire?»
«Il est arrivé à un point où il peut faire quelque chose qui donne à son passé un sens plutôt qu'un autre.»¹⁶

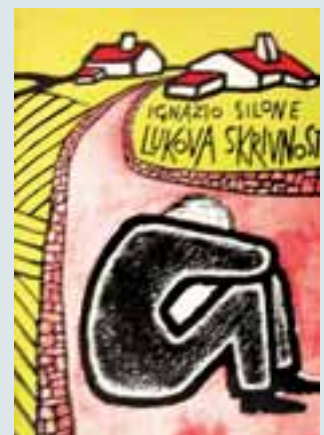
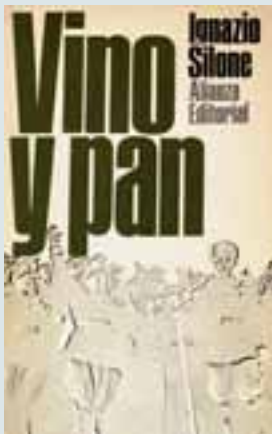
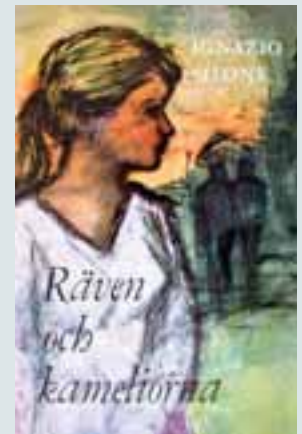
La Suisse accordera l'asile à Silone pendant près de 15 ans, jusqu'à la chute du régime, au point qu'il considère ce pays comme sa seconde patrie. Ses premières années d'exil sont très dures. Outre le fait qu'il est atteint de tuberculose (il se fait soigner à Davos), le jeune réfugié se sent abandonné de tous. Pourtant, c'est dans cette solitude que naît *Fontamara*, l'épopée des *cafoni*, les oubliés de sa terre des Abruzzes. Le roman, qui connaît un succès mondial, sort en 1933, tout d'abord en langue allemande (comme toutes ses œuvres d'exil), à Zurich, où le jeune écrivain s'est installé et où il a pu entrer en contact avec de nombreux intellectuels et artistes. Il a une importante activité éditoriale, avec la revue *information* et *Le nuove Edizioni di Capolago*. En 1934, il publie un essai sur les origines et le développement du fascisme, et en 1935, un recueil de récits intitulé *Voyage à Paris* [it. *Un viaggio a Parigi*]. L'année suivante, il publie le roman *Le Pain et le vin* [it. *Pane e vino*] (ensuite *Le Vin et le pain* [it. *Vino e Pane*]), qui suscite l'enthousiasme de certains critiques influents. C'est le premier d'une trilogie centrée sur la personne de Pietro Spina et inspirée de faits en partie autobiographiques. Viendront ensuite *Le Grain sous la neige* [it. *Il seme sotto la neve*] (1941) et la pièce de théâtre *Et il se cacha* [it. *Ed egli si nascose*] (1944), dans lesquels Silone fait le point sur son système de valeurs, en reconnaissant que «la redécou-

verte de l'héritage chrétien dans le ferment de libération de la société contemporaine [...] est notre bénéfice spirituel le plus important.»¹⁷

En 1938, il publie *L'École des dictateurs* [it. *La scuola dei dittatori*], une œuvre satirique dirigée non seulement contre le fascisme mais contre tous les totalitarismes. Indifférent aux structures coercitives des institutions et des partis politiques, l'écrivain abruzzais se pose en franc-tireur, que ce soit contre le régime de Mussolini ou contre ceux de Staline et de Hitler. Pour lui, le communisme est en effet un «fascisme rouge». Ce n'est qu'en 1939, après dix années d'«abstention» et malgré l'interdiction imposée par la Suisse aux réfugiés, que Silone retourne à l'activité politique. Il devient membre du *Centro estero* du Parti socialiste italien, dont il assume la direction à partir de 1941. Entre-temps, il rencontre Darina Laracy, une jeune Irlandaise qui deviendra sa femme.

En 1942, il est arrêté par la police helvétique pour avoir imprimé et diffusé du matériel de propagande antifasciste. Il ne passera que quelques jours en prison, mais c'est à cette occasion qu'il rédige le fameux *Memoriale dal carcere svizzero* dans lequel il écrit: «L'élan qui nous a permis de ne pas capituler face à la dictature n'est ni lié à une classe matérialiste ni intellectuel, il est essentiellement éthique: c'est sur cet élan que nous devons reconstruire le mouvement socialiste; et cette exigence implique que nous dépassions notre idéologie passée et le nihilisme sceptique et cynique qui prévaut aujourd'hui dans la vie politique.»¹⁸

Silone rentre en Italie en 1944. Après la guerre, il sera membre de l'Assemblée constituante, puis député au Parlement. Il dirige *L'Avanti!* puis la revue *L'Europa socialista*. Il adhère à divers groupes socialistes, mais finit par décider de faire cavalier seul, loin des formations. Pour marquer son indépendance, il se définit «chrétien sans Église et socialiste sans parti»¹⁹. Et il s'interroge: «Combien sont-ils à se rendre compte que la tyrannie des moyens sur la fin tue les objectifs les plus nobles? Et que réduire l'homme à un instrument ou à une matière première fait de toute prétention à vouloir assurer le bonheur de l'homme une tromperie?»²⁰ Il prend position contre la partitocratie, la bureaucratie, les appareils, et se



A gauche:
Couvertures de
certaines éditions
étrangères des
œuvres de Silone.

distingue par son anticonformisme. Dès 1945, il propose de dépasser l'antifascisme et de définir un «post fascisme» ouvert au dialogue: «En vérité, aujourd'hui, on ne peut avancer qu'en échangeant des idées avec ceux qui ne pensent pas comme nous.»²¹ En 1953, il se retire définitivement de l'activité politique.

Entre-temps, il publie *Une Poignée de mûres* [it. *Una manciata di more*] (1952), roman fortement anticommuniste qui relance la polémique avec Togliatti. Ce livre connaît un très vif succès à l'étranger, alors qu'en Italie, il est ostracisé par une critique littéraire aux ordres de l'idéologie dominante, qui ne fait qu'alimenter des polémiques liées au parcours biographique de l'auteur. Silone participe à des conférences et à des débats dans le monde entier, il défend la liberté de pensée et se rapproche d'intellectuels comme Sartre et Simone Weil. En 1956, il fonde la revue culturelle *Tempo presente*, qu'il dirigera jusqu'en 1968. La même année, il publie le roman *Le Secret de Luc* [it. *Il segreto di Luca*].

En 1960 paraît *Le Renard et les camélias* [it. *La volpe e le camélie*], unique roman qui se passe loin des Abruzzes, en l'occurrence en Suisse. Cinq ans plus tard, il publie *Sortie de secours*, sorte d'autobiographie intellectuelle, peut-être son livre le plus important, et en 1968, *L'Aventure d'un pauvre chrétien* [it. *L'avventura di un povero cristiano*], une œuvre qui connaît, même en Italie, un grand succès auprès du public comme de la critique.

La naissance d'un homme, neuf et lucide

«[...]j'aurais aimé passer ma vie à écrire et réécrire toujours la même histoire, dans l'espoir, au moins, de la comprendre enfin et de la faire comprendre. Tout comme au Moyen-Âge des moines passaient leur existence à peindre le Saint Visage, toujours le même, qui en réalité n'était jamais tout à fait pareil.

Il est désormais clair pour moi que je m'intéresse au destin d'un certain type d'homme, d'un certain type de chrétien, pris dans l'engrenage du monde, et que je ne saurais parler d'autre chose.»²²

Ignazio Silone n'est pas un écrivain compulsif, automatique, routinier; il écrit seulement quand (et parce que) il a quelque chose d'ur-

gent à communiquer. Les thématiques de son œuvre sont bien connues: la lutte contre les injustices et pour la liberté, la dignité des laissés pour compte et des persécutés, un socialisme religieux et solidaire, un christianisme humble et original, un antifascisme guidé par la morale, le rejet de toute forme de totalitarisme.

Mais quelle est cette histoire que Silone écrit et réécrit sans cesse dans ses romans? Quel est ce type d'homme et de chrétien qui l'intéresse tant? L'un des *topoi* les plus récurrents de sa littérature est celui de l'«homme à un tournant de sa vie»: quel qu'un qui, pour un cas de conscience, se trouve face à un choix radical qui va forcément exiger de lui un sacrifice extrême. C'est le cas du personnage de Berardo dans *Fontamara* qui, en prison, accepte la torture et la mort, assumant une faute qu'il n'a pas commise: «Si je trahis, il se passera encore cent ans avant qu'une pareille occasion se présente. Et si je meurs? Je serai le premier *cafone* qui ne sera pas mort pour lui-même mais pour les autres.»²³ Dans *Le Pain et le vin*, tout comme dans *Et il se cacha* [it. *Ed egli si nasconde*]²⁴, Murica, après s'être repenti d'avoir trahi ses compagnons du mouvement clandestin (et échappant *in extremis* au suicide), mourra assassiné en prison pour avoir refusé de continuer à collaborer avec la police. Dans *Le Grain sous la neige*, Faustina supporte un injuste déshonneur, tandis que Pietro se sacrifie pour Infante. Dans *Une Poignée de mûres*, c'est Stella qui vit la souffrance comme une expiation, mais Don Nicola et Rocco aussi font le choix du sacrifice pour satisfaire leur conscience. Dans *Le Secret de Luc*, le personnage principal décide de subir injustement quarante années de prison pour ne pas compromettre l'honneur de la femme qu'il aime. Dans *Le Renard et les camélias*, alors qu'il doit choisir entre son métier d'espion et sa fidélité à Silvia (et à son père antifasciste), Cefalù entre dans une crise existentielle qui le conduit au suicide, ce qui, paradoxalement, le rachète. Dans *L'Aventure d'un pauvre chrétien*, pour ne pas transiger avec sa conscience et pour rester fidèle à un christianisme strictement évangélique, Pier Celestino refuse le trône pontifical, au prix d'une série de «mortifications» qu'il accepte «sans rancœur, et même avec reconnaissance, comme

autant d'occasions d'exercer son humilité.»²⁵ Dans la prose silonienne, la conséquence de ce sacrifice imposé aux personnages est très claire: «l'homme [qui] accède péniblement à la conscience de sa propre humanité.»²⁶ Le sacrifice de soi entraîne – en soi ou chez les autres – l'accession à la conscience. Frappés par le destin de Berardo, les paysans de Fontamara prennent conscience de ce qu'ils sont et de leurs droits, et commencent à se demander «Que faire?». Sorti de la crise qui l'a bouleversé et ramené à la vie, Murica devient à son tour «celui qui accède enfin à la conscience de sa propre humanité.»²⁷ Il en va de même pour ses codétenus qui assistent à sa mort en prison. Dans *L'École des dictateurs*, l'exilé Tommaso le Cynique lutte «non pas pour le pouvoir, mais pour comprendre»²⁸, tandis que *Le Grain sous la neige* interroge le sens de la souffrance expiatoire, le sens spirituel de la douleur inhérente à l'existence de tout être humain. Et ainsi de suite, jusqu'à *Le Renard et les camélias*, où le geste radical de Cefalù fera reconnaître à Daniele, qui prend finalement part à sa tragédie, l'humanité et la bonté de son propre «ennemi».

Les thématiques du tournant et de l'accession à la conscience se retrouvent aussi, dans un parfait parallélisme, dans les écrits explicitement autobiographiques de l'écrivain. Dans un éclair de lucidité et d'anticipation, Tranquilli écrit en 1918 dans une lettre à Don Orione: «Je me suis rendu compte que ma nouvelle religion [le marxisme] risquait de me conduire au suicide à la moindre contrariété un peu forte. Je redoutais ce tournant et voilà que j'y suis et j'ai peur.»²⁹ Un regard plus large sur l'existence et sur ce qui vaut vraiment la peine d'être vécu: voilà ce que l'on acquiert après avoir traversé la souffrance, prise comme un sacrifice volontaire. Dans une lettre écrite de prison par son frère Romolo, on peut lire: malgré les souffrances, «je suis content de vivre et de savoir pourquoi je vis; alors qu'autrefois, si tu te souviens bien, je ne savais pas ce que je faisais et ce que j'étais censé faire en ce bas monde.»³⁰ *Sortie de secours*, à y bien regarder, illustre aussi une prise de conscience progressive. «Dans l'obscurité, je réfléchissais à ce qui m'était arrivé; je savais qu'avec les années, je le comprendrais encore mieux.»³¹ «Notre âme [...] a pris une dimension creusée dans la douleur et que

nous ignorions encore en 1919.»³² Poussé par un profond «besoin de comprendre, de se rendre compte»³³, Silone reconstitue son douloureux parcours d'homme. À ce propos, il aime à répéter cette phrase d'André Malraux: «Vivre, c'est transformer en conscience une expérience aussi large que possible.»³⁴

Comment parvenir à une telle maturité de conscience? Le chemin est clairement tracé par Silone: renoncement de soi, sacrifice, refus des compromissions avec les conventions ou avec l'autorité en place. Tout ceci relève d'une logique particulièrement évangélique et christique qui reproduit, dans l'expérience humaine, la sagesse acquise par Jésus sur la Croix: «Que celui qui veut venir après moi renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra; mais celui qui la perdra à cause de moi et de l'Évangile la sauvera.»³⁵ Don Benedetto, une des figures limpides qui se hissent, dans la prose silonienne, au statut de *figuræ Christi*, demande: «Tu imagines Jésus proposer un concordat à Ponce Pilate, pour éviter la crucifixion?»³⁶

Le personnage qui intéresse Silone est celui qui, n'éluant pas la crise – la crise est bienvenue si elle conduit à la découverte des valeurs! – dépasse ses propres limites, passe d'un état de mort spirituelle à la vraie vie, devient un homme neuf et lucide. Pas un simple «individu», mais bien plutôt une personne reliée à d'autres, intégrée dans un petit groupe qui refuse le conformisme. L'humanisme de Silone vise à l'abandon de l'idéologie et à la constitution d'une communauté idéale, animée par le fait de vivre ensemble en liberté, de partager une amitié sincère, une communion des âmes au nom du Christ: «Partout où nous nous réunissons, Il a promis d'être près de nous.»³⁷ La société chrétienne qu'il a en tête est une réalité «dans laquelle l'amour remplacera les lois»³⁸. Silone va même au-delà: à contre-courant de son époque où règnent le soupçon, la méfiance, la dissimulation, les trahisons, il parvient à affirmer – en littérature, et en politique après la guerre – la nécessité de créer des espaces de dialogue et de confiance pour révéler cette humanité que nous partageons même avec nos «ennemis». L'homme – affirme-t-il – est plus important que sa couleur politique.

Confession et témoignage

«[...] Il est des douleurs qui concentrent autour d'elles toutes les forces secrètes de l'être, toutes les énergies vitales, et qui restent fichées en nous comme l'épine dorsale de notre corps, ou tissées en nous comme les fils d'une étoffe.

Détruire les fils? Oui, c'est possible, mais en détruisant toute l'étoffe.»

«Ne peut-on pas, mon fils, tisser avec les mêmes fils une étoffe moins triste ?»

«Devenir quelqu'un d'autre?»

Cela aussi est une façon de mourir.»³⁹



Pour comprendre Silone, il ne faut pas perdre de vue le tournant que sa vie a connu en 1930. À partir de ce moment, il devient véritablement un autre homme. Ignazio Silone n'est pas Secondino Tranquilli. Certes, on ne peut jamais faire table rase du passé et l'écrivain en portera toujours la cicatrice, dans sa chair et dans son âme. Mais un homme peut toujours changer, profondément, radicalement, et de façon cohérente – et qui ne comprend pas cela ne comprend pas Silone. Il ne s'agit pas de rester fidèle à soi-même, il s'agit de devenir fidèle au bien. L'auteur de *Fontamara*, *Le Pain et le vin*, *Le Grain sous la neige* est un homme sincère. Si l'on ne veut pas l'admettre, alors on ne pourra jamais comprendre Silone, de même qu'on ne pourra pas comprendre Saint Paul, Saint Augustin, Saint François, ni cette idée de résurrection présente dans le christianisme: «Oui, il y a des certitudes irréductibles. Ces certitudes sont, dans ma conscience, des certitudes chrétiennes. Elles me semblent tellement scellées dans

la réalité humaine qu'elles finissent par se confondre avec elle. Les nier, ce serait désintégrer l'homme.»⁴⁰ De même, dans un cadre plus laïc, il n'y a aucune raison de ne pas croire à la bonne foi de l'antifascisme d'un Benedetto Croce, même si jusqu'à l'assassinat de Matteotti, il a entretenu des rapports d'amicale collaboration avec l'idéologue du fascisme, Giovanni Gentile. Et que dire des intellectuels italiens de l'après-guerre, presque tous antifascistes de la dernière heure? «Les gens de lettres, les artistes et les intellectuels en général n'ont vraiment aucune raison de se vanter d'avoir fait preuve de clairvoyance, de courage et d'abnégation au cours des tristes années qui viennent de s'écouler. [...] Les événements ont prouvé que l'exercice professionnel des arts et des lettres ne constitue pas en soi une garantie de moralité et de force de caractère.»⁴¹

Ignazio Silone est Ignazio Silone depuis 1930! Cette date marque une rupture: il y a un avant et un après. En admettant que Silone, dans les années vingt, ait eu un comportement ambigu (ce que la communauté scientifique est loin de reconnaître de façon unanime), peut-on condamner sans appel une personne parce qu'elle a commis une faute par le passé? Si oui, qui peut se racheter?

Mais – pourrait-on se demander – si Silone est un homme honnête, pourquoi ne parle-t-il donc jamais de cette sombre affaire? Pourquoi cache-t-il en lui un tel secret? Essayons de répondre à ces questions en nous mettant à sa place.

La crise de conscience de Silone commence sans doute dans la seconde moitié des années vingt, peut-être au moment où le fascisme se révèle de toute évidence une dictature et qu'il contamine toutes les institutions de l'État. Abandonner l'ambiguïté à ce moment-là, sortir de la logique de l'informateur en reniant son propre passé, c'est psychologiquement difficile. À ce propos, on peut lire dans *Le Pain et le vin*: «Quiconque a eu la malchance de tomber dans cette honte [l'expérience du délateur] est condamné à vouloir que la dictature dure le plus longtemps possible: au fond de son cœur offensé, il la déteste mortellement, mais il craint sa disparition "parce qu'alors tout sera révélé et je serai découvert". Ainsi, il reste enchaîné à sa propre honte, enchaîné par la peur.»⁴²

Silone à sa machine à écrire, dans sa maison de Via Villa Ricotti, à Rome.

Et après le tournant de 1930? Avouer, à ce moment-là, s'être compromis avec la police aurait signifié, sans l'ombre d'un doute, son élimination physique de la part des communistes. Et ce n'est pas tout: il aurait sans doute aussi été traqué par les services secrets fascistes qui n'auraient pas accepté son retrait du système (Bellone, de ce point de vue, le protège certainement). Peut-on vraiment condamner un homme qui, sans plus nuire à personne, essaie de sauver sa peau?

Pourquoi – pourrait-on se demander encore – ne l'avoue-t-il donc pas en 1945, une fois la guerre terminée? Quinze années se sont désormais écoulées depuis le grand tournant: Secondino Tranquilli n'existe plus. Ignazio Silone est vraiment un autre homme, distant de toute forme de totalitarisme. En quinze années d'un exil fait de privations difficilement imaginables, et sur une position politique aussi cohérente qu'inconfortable, il s'est constitué un réseau d'amis et de collaborateurs antifascistes. C'est aussi un écrivain dont les livres sont d'une moralité irréprochable et qui a encore beaucoup à dire à ses lecteurs et à l'humanité: «Avant de mourir, je voudrais dire deux ou trois choses que personne d'autre ne pourra dire et dont le destin m'a chargé.»⁴³ Fouiller dans le passé aurait sans doute impliqué de mettre en sourdine la voix d'une conscience désormais libérée, et déjà ostracisée par ses adversaires politiques.

En outre: Silone est-il vraiment tenu d'avouer? Et à qui? Au monde entier ou bien aux personnes auxquelles il a pu nuire et peut-être, en tant que catholique, à son père spirituel, comme le fait son personnage Murica? Et qui nous dit qu'il ne l'a pas fait? À quelle Inquisition revient-il de le vérifier? Ne s'aventure-t-on pas ici sur un terrain un peu trop glissant? De quel droit? «Il serait puéril de confondre vérité et mise à nu.»⁴⁴ Ceux qui l'accusent de duplicité ne doivent pas oublier qu'on ne sait pas – et qu'on ne saura jamais avec certitude – pour quelles raisons Tranquilli a entretenu de tels rapports avec son interlocuteur à l'OVRA: par faiblesse ou pour avoir trop parié? L'aurait-on menacé, trompé, fait chanter? A-t-il voulu plaire au régime ou nuire au communisme (le «fascisme rouge»)? À quand remonte sa prise de conscience, son refus

de l'équivoque? «Personne ne peut savoir» ce qui s'est vraiment passé dans sa conscience, comme on peut le lire dans *Fontamara* à propos de Berardo⁴⁵.

En même temps, est-on vraiment sûr qu'il n'a pas vraiment tout avoué? C'est certain, Silone ne cache rien du mal fait ni du tourment enduré. Il continue peut-être même à l'avouer dans ses œuvres avec une sincérité obsessionnelle. Sans doute ne fait-il rien d'autre que d'y peindre sa propre conscience. Reportons-nous, par exemple, au roman *Le Pain et le vin*, ou à son adaptation au théâtre *Et il se cacha*. Dans la préface, l'auteur écrit que les confessions dont il est question témoignent de l'itinéraire spirituel qu'il a lui-même suivi: «Il est des confessions bureaucratiques, disciplinaires, imposées par l'orthodoxie, et puis celles plus libres de celui qui a vaincu la peur. Par ailleurs, pour déterminer l'origine et le développement des faits de conscience, la chronologie de la mémoire est plus sûre et plus fiable que celle des archives. Elle sait ce qui relie des faits en apparence isolés et lointains, elle les rapproche, rétablit la continuité effective de l'existence. Dans le trouble qui s'est manifesté en moi [en 1930], ce ne sont pas des valeurs abstraites qui étaient à l'œuvre mais des motifs psychologiques et politiques plus immédiats et urgents.»⁴⁶

La veuve de l'écrivain, Darina Silone, a récemment mis en doute l'interprétation donnée à certains documents d'archives: «Je suis en train de me rendre compte [...] que le véritable document, c'est la vie tout entière d'une personne. Il faut donner un espace, un sens plus large aux choses, ou alors on prend le risque de rater le plus important, la vérité, le sens du tout.»⁴⁷

Du reste, pour expliquer sa propre vie, Silone revient constamment à cette rupture de ses trente ans et renvoie à ses écrits: «À cet âge-là, je me suis retiré (pour des motifs que les lecteurs de mon dernier roman *Le Pain et le vin* connaissent).»⁴⁸ À y bien regarder, c'est comme s'il souhaitait ardemment que la vérité éclate. Non pas en premier lieu la simple vérité biographique, mais une vérité universelle dont il se sent dépositaire, ayant traversé une expérience qui l'a marqué à jamais: «Quand on a connu l'enfer et que l'on retourne parmi les vivants, dit

La "plume d'or",
prix attribué à
Ignazio Silone en
1971 par la
Présidence du Conseil
des Ministres.

Murica, on a le devoir absolu de raconter ce que l'on sait.»⁴⁹

«Mes livres sont le récit des incertitudes, des difficultés, des succès et de la victoire de mon âme, de son combat contre ce qu'il pouvait y avoir de primaire et de simplement instinctif dans ma vie d'autrefois. Je ne pense pas que mes livres aient une très grande valeur littéraire; je connais assez bien moi-même leurs défauts formels. Ils ont surtout valeur de témoignage humain. Il y a dans ces livres des pages qui ont été écrites avec du sang. Je suis en très grande partie redevable à la Suisse de ma renaissance, de ma résurrection (de l'homme fini que j'étais en 1930 en arrivant en Suisse à ce que je suis et que je me sens être à présent). [...] Mes derniers livres, et particulièrement *Le Pain et le vin*, *L'Ecole des dictateurs* et *Le Grain sous la neige*, sont le témoignage sincère d'un homme qui est resté radicalement opposé au fascisme et à toute forme de dictature, mais pour des raisons humanistes et de principe, qui transcendent celles de l'antifascisme politique.»⁵⁰

Comme j'ai voulu le démontrer, c'est l'écrivain lui-même, et pas simplement ses personnages, qui est animé d'un fort désir de comprendre et de se faire comprendre. «Aucune [des explications fournies par d'autres] ne permet le moins du monde de faire comprendre le secret de la crise qui m'a fait quitter le Parti. Je m'en suis moi-même rendu compte peu à peu, à grand peine, au cours des années qui ont suivi. Et je n'ai aucun mal à admettre qu'aujourd'hui encore, je continue à y réfléchir, pour mieux comprendre. Si j'ai écrit des livres – je l'ai déjà dit –, c'est pour essayer de comprendre et de faire comprendre.»⁵¹ La voici, cette urgence d'écrire, de communiquer, de témoigner du sens de notre humanité. «Il n'est pas

agréable de parler de soi, de ses propres aveuglements, de ses bêtises, de son hystérie; il n'est pas amusant de revivre, ne serait-ce qu'en pensée, ces années de cauchemar; pourtant, on a le devoir de témoigner.»⁵²

C'est pour cela que Silone est devenu écrivain et qu'il a choisi de préférence une forme narrative hautement dramatique et prenante, car seul le lecteur qui adhère, qui s'émeut, qui souffre en même temps que les personnages participe, avec l'auteur, à la prise de conscience: «Le roman est un moyen d'accéder à la conscience, de "devenir soi"»⁵³.

Dans une lettre à Rainer Biemel du 2 septembre 1937, Silone évoque de nouveau cette année 1930:

«Au cours de ma vie, l'art a joué un rôle décisif à un moment où j'avais presque entièrement perdu l'envie de vivre. Vers l'âge de trente ans, j'ai traversé une crise profonde, tant physique que spirituelle, dont j'ai rendu compte de façon superficielle dans les premiers chapitres du roman *Le Pain et le vin*, ceux où je parle du dégoût de Spina pour la politique. Ma crise a été bien plus violente, elle a duré presque un an et demi; je l'ai traînée dans plusieurs sanatoriums et pour finir à Davos, que vous connaissez sans doute grâce à *La Montagne magique*, de Thomas Mann. Ayant jusqu'alors vécu par et pour la politique, j'en étais soudain dégoûté et je me demandais si la vie valait encore la peine d'être vécue. J'ai dû affronter cette question pendant un an et demi, chaque jour et presque chaque nuit. Mon être tout entier n'était que douleur, j'étais comme un homme qui s'écorche vif. Plus d'une fois, mes amis m'ont cru sur le point de succomber.

Ma guérison est passée par *Fontamara*, par *Le Pain et le vin* et par d'autres œuvres non





encore publiées. Cela a été difficile et salutaire, comme une nouvelle naissance [...].

Le besoin de vérité et de sincérité m'a éloigné de la politique des partis, et c'est ce même élan qui me soutient principalement dans mon travail littéraire. Non seulement je n'ai rien voulu retrancher de mon anticonformisme politique d'hier, mais je crois même l'avoir beaucoup approfondi, lui avoir donné un contenu qui le rend inconciliable avec le moindre compromis.

La création artistique a été pour moi une lutte dans laquelle mon esprit, libéré des angoisses d'autrefois, éloigné, affranchi, mis à l'écart d'un monde confus et équivoque, a cherché à mettre de l'ordre et s'est créé un monde à soi, un monde simple, clair, évident, fictif mais *vrai*, en tous cas plus vrai que le monde réel, que le monde des apparences dont il reproduit la vérité cachée et interdite. [...]

Dans mon travail, je n'essaie pas de prouver quoi que ce soit. Mais il est tout à fait naturel qu'en recréant le monde, les lecteurs apprennent des vérités qu'on prend soin de cacher dans la vie normale. Seule la vérité peut développer la conscience, l'enrichir, la fortifier, la libérer; elle seule peut être l'expression de la dignité humaine contre tout ce qui l'offense et la méprise. Ainsi, le véritable artiste est toujours, même involontairement, un éducateur.»⁵⁴

Conclusion

«De tous temps et dans toute société, l'acte suprême de l'âme a consisté à se donner, à se perdre pour se retrouver. On n'a que ce que l'on donne.»

[...] «Notre amour, notre propension au sacrifice et à l'abnégation ne peuvent fructifier que s'ils s'exercent à l'égard de nos semblables.

La moralité ne peut vivre et s'épanouir que dans la vie pratique. Nous sommes aussi responsables des autres.»⁵⁵

Certains sont peut-être déçus que Silone ne soit pas une figure immaculée. Eh bien, l'écrivain de Pescina n'a jamais revendiqué ce statut: «Pour ma part, je n'ai pas la prétention de dire que j'ai suivi la bonne voie pendant que les autres se trompaient ou qu'ils dormaient. Moi aussi, j'ai fait pas mal de bêtises.»⁵⁶ Du reste, il affirme que la contradiction est, en quelque sorte,

intrinsèque à l'être humain: «L'homme d'aujourd'hui est assez mal loti. Une image de l'homme moderne qui ne voudrait pas trop s'éloigner de l'original et éviter le verbalisme ne peut qu'être déformée, clivée, fragmentaire, en un mot, tragique.»⁵⁷

Si Silone est une personne intègre, ce n'est pas parce qu'il n'a jamais trébuché, mais parce qu'il a su se relever et mettre à profit ce faux pas: «Tu penses que l'homme peut vaincre son destin? Oui, s'il l'accepte.»⁵⁸

«Et si, en dernière analyse, mon œuvre littéraire a un sens, c'est celui-ci: à un moment donné, l'écriture a répondu pour moi à cette absolue nécessité de témoigner; à ce besoin impérieux de me libérer d'une obsession, d'exprimer le sens et les limites d'une douloureuse et définitive rupture, et d'une fidélité plus sincère. Pour moi, l'écriture n'a pas été et ne pouvait pas être, hormis à de rares moments de grâce, un plaisir esthétique serein; c'était la poursuite pénible et solitaire d'un combat [...]. Et les difficultés que je rencontre parfois à m'exprimer [...] proviennent [...] d'une conscience qui peine à faire ré-émerger certaines blessures cachées, peut-être inguérissables, et qui, malgré tout, obstinément, exige d'elle-même l'intégrité. Car à vrai dire, il ne suffit évidemment pas d'être sincère.»⁵⁹

Certes, quand il s'agit de décrire la vie d'un homme, il ne faut céder ni à la diabolisation, ni à la naïveté. Toutefois, n'oublions pas que, s'il y a eu trahison, elle remonte à une période antérieure à l'activité littéraire de Silone et, par conséquent, elle n'influe en rien (comme voudraient le faire croire ses détracteurs et ceux qui rejettent, de façon très préjudiciable, l'authenticité des documents trouvés) sur la valeur et la cohérence de la vie et des œuvres de l'écrivain qui naît après. Sans justifier le moins du monde son attitude, le témoignage d'un homme plongé dans le mal et qui a réussi à en sortir n'est-il pas plus fort et plus fiable que celui d'un homme qui n'a pas fait cette expérience? N'est-il pas admirable, celui qui, d'un coup d'aile héroïque, est sorti de l'enfer pour témoigner de cette horreur, avec amour, afin d'éviter à ses semblables d'en faire eux aussi l'expérience?

Quant aux historiens de Silone: les véritables amis – dans la vie comme dans le monde culturel – ne sont pas ceux qui taisent

À gauche:
Silone à Rome en
1962.

les vérités dérangeantes mais bien plutôt ceux qui vous aiment et vous apprécient malgré ces vérités.

Il est clair que Silone a traversé une profonde nuit de l'âme. À lire attentivement ses œuvres, on comprend que la liberté, l'intégrité, l'honneur ne sont pas pour lui des qualités innées ou préexistantes que l'on peut perdre, mais plutôt des qualités devant être péniblement conquises: «Homme [...], on le devient.»⁶⁰ À la mort de celui qui était son ami, le président de la République italienne Sandro Pertini a reconnu en lui «un homme au cœur pur, un intellectuel honnête.» Igino Giordani, écrivain et homme politique dont l'antifascisme est animé par un christianisme très pur, proche de celui de Silone, le qualifie de «gentilhomme»⁶¹. Tout porte donc à croire que cette pureté de cœur, cette droiture, ce courage, Silone les a acquis à l'issue d'un parcours semé d'embûches et nullement gagné d'avance: «On ne reçoit rien en échange. Il me semble qu'il s'agit là de la conquête la plus importante de la psychologie moderne.»⁶²

Dès lors, comment ne pas reconnaître pareil itinéraire spirituel dans les paroles de Murica:

«Il se peut, Pietro, que tu sois né intègre, pur, et que tu sois, par conséquent, courageux de nature. En revanche, mon courage à moi, s'il m'est permis d'en parler, n'est pas naturel; il est, comme en ce moment même, dépassement de la peur; car ma nature à moi est justement craintive et faible. C'est seulement récemment que j'ai commencé à comprendre ce qu'est vraiment le courage, au sens que tu lui donnes, c'est-à-dire comme un signe d'honnêteté. [...] Le fait que je me dénonce, [...] alors que personne ne me soupçonnait encore, a été un acte de courage laborieux et suprême.»⁶³

Le personnage de Pietro Spina aussi doit avoir vécu, par le passé, une expérience analogue - c'est comme si l'auteur représentait ici le même personnage à une étape différente de la prise de conscience. Voici ce que Silone dit de Pietro, mais il pourrait aussi bien parler de lui-même: «Le destin a voulu qu'il descende sous terre et qu'il voie les choses de l'intérieur, c'est pourquoi il n'est pas trompé par les apparences. Tout ce que le monde vénère et adore, il le voit comme ne valant rien et par conséquent, il le méprise;

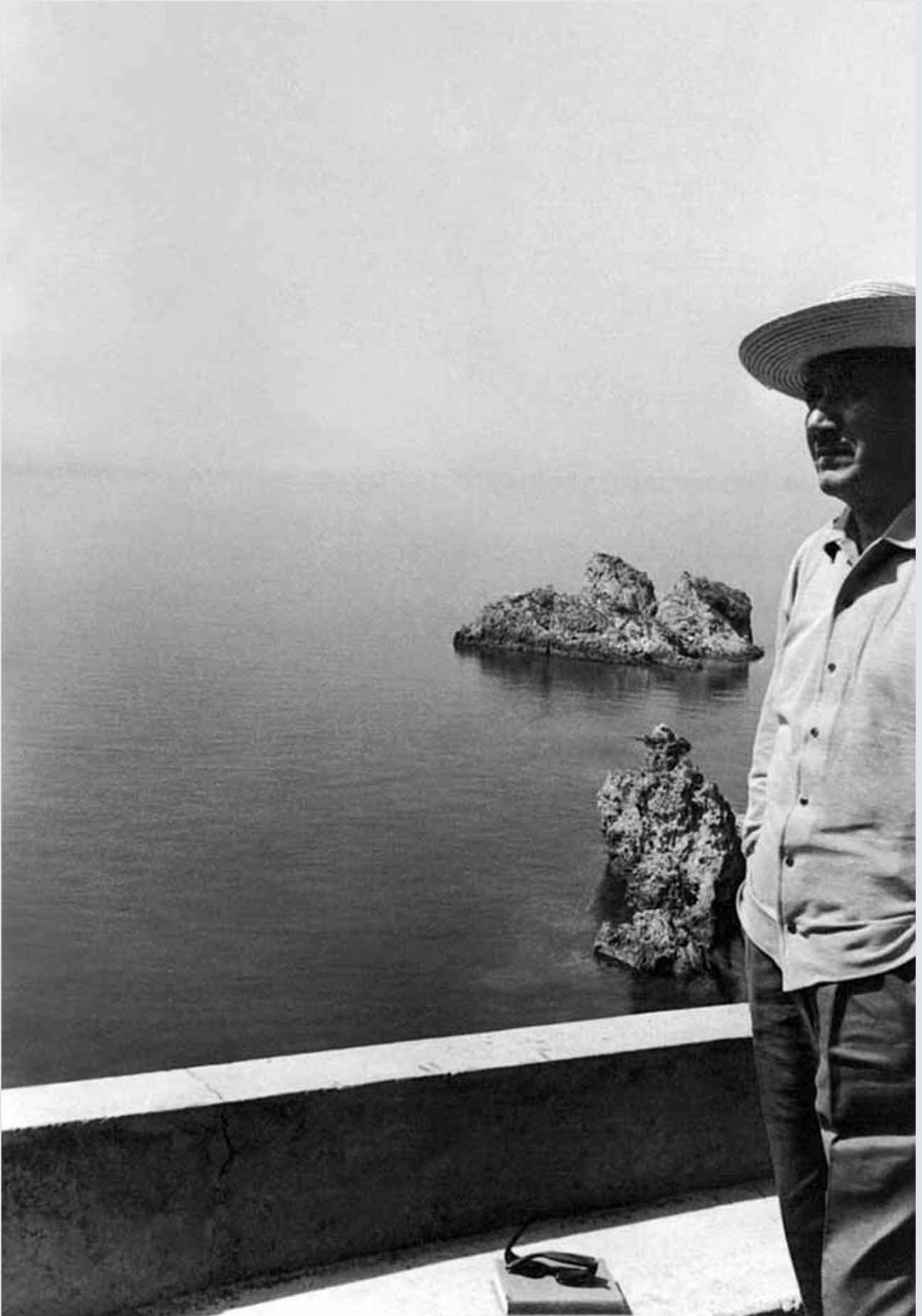
et tout ce que le monde ridiculise et abhorre, il le voit comme étant la seule vraie réalité.»⁶⁴ Le point de vue est celui du grain de blé mort pour donner la vie, du crucifié qui s'est fait «ver de terre» pour tout racheter. Il n'est pas déplacé de parler d'une véritable conversion: conversion à la vérité, et par conséquent à la bonté et à la beauté, et qui prend également corps en littérature.

Avec cette soif suprême d'intégrité morale, concentrant toute son attention sur le présent, Silone peut affirmer sereinement: «Avec les profondes blessures qu'il nous a laissées, le passé ne doit pas être pour nous un motif de faiblesse. Nous ne devons pas nous laisser démoraliser par les fautes, les bêtises que nous avons pu dire ou écrire, par notre paresse. Dès lors que notre volonté est pure, une force nouvelle peut émerger de ce qu'il y a de pire en nous. *Etiam peccata* [même le péché]. Cette façon de penser peut paraître religieuse à certains, et ils n'ont pas tort. Mais ces mots ne me font pas rougir, puisqu'ils ne sont pas de l'ordre du sentiment, mais de la conscience. J'ai déjà dit, à d'autres occasions, que je considérais la redécouverte de l'héritage chrétien [...] comme notre plus grand bénéfice spirituel. Je pense que ceci transparait aussi dans *Le Pain et le vin* et dans *Le Grain sous la neige*.»⁶⁵ On ne peut pas comprendre Silone si l'on ne se place dans une perspective chrétienne: celle de la «nostalgie affligée»⁶⁶ du fils prodige: «[...] il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance.»⁶⁷

Malgré la crise - et même grâce à elle, dès lors qu'elle est acceptée et traversée comme une authentique expérience de purification spirituelle et morale - l'œuvre de Silone exprime l'expérience d'un homme qui s'est sauvé lui-même. C'est sans doute pour cela qu'elle fait vibrer en profondeur des cordes de fraternité universelle chez tous ceux qui la lisent avec un cœur et un esprit vraiment libres. Ou prêts à se libérer.

* Professeur, écrivain, directeur des éditions *L'ora d'oro*.

- ¹ I. SILONE, *Uscita di sicurezza*, dans *Romanzi e saggi*, sous la direction de B. FALCETTO, Milan, Mondadori, 1998-1999 [ci-après RS], v. 2, pp. 757-758.
Traduit en français sous le titre *Sortie de secours*.
- ² Voir D. BIOCCA et M. CANALI, *L'informatore: Silone, i comunisti e la polizia* [L'informateur: Silone, les communistes et la police], Milan, Trente, Luni, 2000, et D. BIOCCA, *Silone. La doppia vita di un Italiano* [Silone, la double vie d'un Italien], Milan, Rizzoli, 2005.
D'après Biocca, Silone était, depuis 1923, «le plus précieux des informateurs de la police infiltrés dans le Parti communiste», (*ibid.*, p. 312).
- ³ G. TAMBURRANO, G. GRANATI et G. ISINELLI ALFONSO, *Processo a Silone. La disavventura di un povero cristiano* [Le procès Silone: la mésaventure d'un pauvre chrétien], Rome, Piero Lacaita Editore, 2001, et G. TAMBURRANO, *Il "caso" Silone* [l'affaire Silone], Turin, UTET, 2006.
- ⁴ I. SILONE, *Vino e pane*, dans RS, v. 1, p. 345. Traduit en français sous le titre: *Le Pain et le vin*.
- ⁵ *Ibid.*, p. 472.
- ⁶ Silvestri est le pseudonyme dont Secondino Tranquilli se serait servi pour correspondre avec Guido Bellone.
- ⁷ Voir O. GURGO et F. DE CORE, *L'avventura di un uomo libero* [L'aventure d'un homme libre], Venise, Marsilio, 1998, p. 144.
- ⁸ I. SILONE, *Vino e pane*, *op.cit.*, p. 329.
- ⁹ I. SILONE, *Uscita di sicurezza*, *op.cit.*, p. 852.
- ¹⁰ Lettre à Gabriella Seidenfeld citée dans D. BIOCCA, *Silone*, *op.cit.*, p. 22.
- ¹¹ Lettre de Silvestri (Silone) du 5 juillet 1929, dans D. BIOCCA, *Silone*, *op.cit.*, p. 146.
- ¹² I. SILONE, *Memoriale dal carcere svizzero* [Mémorial d'une prison suisse], dans RS, v. 1, p. 1396-1397.
- ¹³ Silone parle d'un «tournant important de [sa] vie» (voir I. SILONE, *Parliamo di me* [Parlons de moi], dans RS, v. 2, pp. 1256-1257).
- ¹⁴ Interview accordée à C. MARABINI, *Silone: siamo profughi tutta la vita* [Nous sommes des réfugiés toute notre vie], dans *La Fiera letteraria* (3 mai 1976).
- ¹⁵ Voir «Un premio al pudore» [Une prime à la pudeur], interview de G. LIVI, dans *Epoca* (15 septembre 1968).
- ¹⁶ I. SILONE, *Una manciata di more*, dans RS, v. 2, p. 158. Traduit en français sous le titre: *Une Poignée de mûres*.
- ¹⁷ I. SILONE, *Uscita di sicurezza*, *op.cit.*, pp. 869-870.
- ¹⁸ I. SILONE, *Memoriale dal carcere svizzero*, *op.cit.*, p. 1409.
- ¹⁹ Interview parue dans *L'Express* (23 janvier 1961).
- ²⁰ I. SILONE, *Uscita di sicurezza*, *op.cit.*, p. 889.
- ²¹ Cité dans O. GURGO et F. DE CORE, *L'avventura di un uomo libero*, *op.cit.*, p. 271.
- ²² I. SILONE, *L'avventura d'un povero cristiano*, dans RS, v. 2, p. 540. Traduit en français sous le titre: *L'Aventure d'un pauvre chrétien*.
- ²³ I. SILONE, *Fontamara*, dans RS, v. 1, p. 187.
- ²⁴ Je renvoie ici à mon article "*Ed egli si nascose*": *Ignazio Silone e il dramma di una vita* ["Et il se cacha": Ignazio Silone et le drame d'une vie] dans *Quaderni grigionitaliani*, a. 70, n. 1 (janvier 2001), pp. 4-22, et n. 2 (avril 2001), pp. 103-113.
- ²⁵ I. SILONE, *L'avventura d'un povero cristiano*, *op.cit.*, p. 629.
- ²⁶ I. SILONE, *Vino e pane*, *op.cit.*, p. 493.
- ²⁷ I. SILONE, *Ed egli si nascose*, Rome, Città nuova, 2000, p. 51.
- ²⁸ I. SILONE, *La scuola dei dittatori*, dans RS, v. 1, p. 1028. Traduit en français sous le titre: *L'École des Dictateurs*.
- ²⁹ Lettre du 29 juillet 1918 de Silone à Don Orione, dans G. CASOLI, *L'incontro di due uomini liberi: don Orione e Silone* [La rencontre de deux hommes libres: Don Orione et Silone], Milan, Jaca Book, 2000, p. 118.



- ³⁰ Carte postale envoyée par Romolo Tranquilli à son cousin Pomponio le 5 novembre 1929, citée par D. BIOCCA, *Silone, op.cit.*, p. 134.
- ³¹ I. SILONE, *Uscita di sicurezza, op.cit.*, p. 783.
- ³² *Ibid.*, p. 873.
- ³³ *Ibid.*, p. 802 ; voir aussi p. 894 et p. 933.
- ³⁴ I. SILONE, *I periodici di cultura*, dans *RS*, v. 2, p. 1172-1173.
- ³⁵ *La Bible*, Marc 8, 34-35, dans la traduction française de Louis Segond.
- ³⁶ I. SILONE, *Vino e pane, op.cit.*, p. 453.
- ³⁷ I. SILONE, *Uscita di sicurezza, op.cit.*, pp. 789-790.
- ³⁸ *40 domande a Ignazio Silone* [40 questions à Ignazio Silone] dans *RS*, v. 2, p. 1212.
- ³⁹ I. SILONE, *Il seme sotto la neve*, dans *RS*, v. 1, p. 643.
- ⁴⁰ I. SILONE, *Uscita di sicurezza, op.cit.*, p. 893.
- ⁴¹ I. SILONE, *Sulla dignità dell'intelligenza e l'indegnità degli intellettuali*, [De la dignité de l'intelligence et de l'indignité des intellectuels] dans *RS*, v. 2, p. 1118.
- ⁴² I. SILONE, *Pane e vino*, Lugano, Nuove edizioni di Capolago, 1937, p. 293.
- ⁴³ Lettre de Silone à Gabriella Seidenfeld citée dans D. BIOCCA, *Silone, op.cit.*, p. 175.
- ⁴⁴ I. SILONE, *La scuola dei dittatori, op.cit.*, p. 1033.
- ⁴⁵ I. SILONE, *Fontamara, op.cit.*, p. 190.
- ⁴⁶ I. SILONE, *Uscita di sicurezza, op.cit.*, pp. 845-846.
- ⁴⁷ M. DORIGATTI et M. MAGHENZANI, *Darina Laracy Silone. Colloqui*, Zevio, Perosini, 2005, p. 112.
- ⁴⁸ I. SILONE, *Alcuni fatti della mia vita*, [Certains événements de ma vie], à présent dans *RS*, v. 1, p. 1382.
- ⁴⁹ I. SILONE, *Ed egli si nascose, op.cit.*, p. 87.
- ⁵⁰ I. SILONE, *Memoriale dal carcere svizzero, op.cit.*, pp. 1397-1399.
- ⁵¹ I. SILONE, *Uscita di sicurezza, op.cit.*, p. 860.
- ⁵² *Ibid.*, p. 866.
- ⁵³ «Un premio al pudore» [Une prime à la pudeur], interview de G. LIVI, dans *Epoca* (15 septembre 1968).
- ⁵⁴ Lettre de Silone à Rainer Biemel, dans *RS*, v. 1, pp. 1374-1376.
- ⁵⁵ I. SILONE, *Vino e pane, op.cit.*, p. 499.
- ⁵⁶ I. SILONE, *Ecco perché mi distaccai dalla Chiesa*, [Voici pourquoi je me suis détaché de l'Église], à présent dans *RS*, v. 2, p. 1271.
- ⁵⁷ I. SILONE, *Uscita di sicurezza, op.cit.*, p. 892.
- ⁵⁸ *40 domande a Ignazio Silone, op.cit.*, p. 1212.
- ⁵⁹ I. SILONE, *Uscita di sicurezza, op.cit.*, pp. 802-803.
- ⁶⁰ *Ibid.*, p. 801.
- ⁶¹ Cité dans *Bacchelli, Batocchi, Cassola, Luzi, Quasimodo, Silone interpretano la società del Novecento. Colloqui*, [Bacchelli, Batocchi, Cassola, Luzi, Quasimodo, Silone interprètent la société du XXe siècle] sous la dir. de C. CASOLI, Gênes, Milan, Marietti, 2005, p. 109.
- ⁶² Interview citée dans L. D'ERAMO, *L'opera di Ignazio Silone*, [L'œuvre d'Ignazio Silone], Milan, Mondadori, 1971, p. 552.
- ⁶³ I. SILONE, *Ed egli si nascose, op.cit.*, p. 85.
- ⁶⁴ I. SILONE, *Il seme sotto la neve, op.cit.*, p. 892.
- ⁶⁵ I. SILONE, *Uscita di sicurezza, op.cit.*, pp. 869-870.
- ⁶⁶ *Ibid.*, p. 871
- ⁶⁷ *La Bible*, Luc 15,7, dans la traduction française de Louis Segond.

